



L'IDENTITÉ.

Tags, tatouages, obsession de l'image de soi, autobiographies sont autant de désir de reconnaissance de notre singularité. Mais que cherche-t-on précisément à véhiculer à travers ces représentations?

N'y a-t-il pas pour chacun de nous, l'angoisse d'être perdu au sein d'une société multiculturelle s'interrogeant sur les vagues de migrants et sur ce qui dérange l'habitus ? Quant à ces nouveaux venus ne se sentent-ils pas néantisés ou opprimés dans leur volonté de s'intégrer ?

Société chaotique et menaçante, où le moi de chacun est souvent actionné par des peurs primaires, considérant l'autre, le différent comme un étranger face auquel il se sent désemparé.

En réaction à cette situation douloureuse s'ensuit pour beaucoup un repli identitaire et dans le même mouvement la conviction qu'il faut consolider son identité afin qu'elle ne se dissipe pas dans la turbulence du tissu social.

Mais – et il faut bien le reconnaître – l'affirmation de soi ne va pas sans poser problème, car pour souligner son être, encore faut-il le connaître, c'est-à-dire savoir en donner des caractéristiques stables et essentielles, comme en toute définition. Dans cette perspective, comment donner de son individualité une unité clairement circonscrite ? De surcroît, est-ce possible ? En fait, cela relève d'un des questionnements de la grande tradition philosophique :

« QUI SUIS-JE ? » : une dynamique événementielle.

Je suis d'abord pour moi-même une interrogation sur mon existence, car les événements de ma vie ne cessent de me modifier. Je me compose d'un mélange de vécu, de pensées, de corps, d'esprit, d'émotions et de luttes. Bref, je suis un ensemble complexe de forces vitales, d'initiatives, de ressentis, de convictions et de passions. En fait, je suis une histoire vivante, -que j'affirme comme singulière dans ma rencontre avec d'autres singularités-et qui me fait penser, que mes expériences ont constitué, celle que je suis.

Mais à nouveau, que vaut l'affirmation de mon être comme réalité toute faite ? Ne suis-je pas condamnée tel Narcisse à n'embrasser qu'un reflet de moi-même et à me bercer des illusions, que je me fais sur moi-même ?

Effectivement comment puis-je me définir de façon permanente, si je suis comme je viens de le dire, ce que je vis ? Comment concilier unité de soi et changements incessants ?

Identité exige stabilité.

Ici, l'étymologie du concept d'identité s'impose à moi et surenchérit sur l'impérieuse nécessité d'offrir des éléments de stabilité dans l'approche que j'ai de moi-même car identité vient de idem, qui signifie semblable à soi. Dès lors, qu'est-ce qui est imperturbable en mon être ? Qu'est-ce qui ne change jamais ? D'emblée s'impose à moi l'évidence de référents venus de l'extérieur, éléments qui m'ont estampillée de manière indubitable. Ces référents, je ne les ai pas choisis, car ils sont ceux de ma généalogie, qui

me précède. De fait, avant de naître, mon programme génétique a défini la couleur de ma peau, ma morphologie et le type ethnique de mon visage. Dans le même mouvement, des caractéristiques essentielles se sont imposées à mon corps et ont fait de moi un être au féminin, qui perdurera tout au long de ma vie. De plus, dès que j'ai été mise au monde, ma naissance s'est accompagnée d'un acte d'écriture, me conférant un nom, qui s'ancre dans une généalogie implacable. Mais puis-je réduire mon identité à mon A.D.N et à cette convention juridique qui se signale par ma carte d'identité, indiquant ma filiation et ma nationalité ? Certes non, car mon identité, je ne la revendique pas tant par mes invariants corporels et une instance administrative, que par mes représentations mentales et culturelles, qui les transforment en profondeur.

« qui suis-je ? » : une dynamique culturelle.

La culture est en premier lieu le produit de ma liberté et de ma pensée et en second lieu, elle me façonne et modifie ce que ma lignée m'a conféré. En effet, la culture est un ensemble de valeurs, de croyances et de modèles à même de produire des normes de subjectivation, me permettant de réaliser, au-delà de ma famille, celle que je veux être. Par exemple, je suis femme, c'est un fait mais je puis choisir de souligner ma féminité, d'être essentiellement mère ou je puis faire de ma féminité un combat politique et devenir féministe. Je puis même actuellement changer de sexe. Autre exemple : Je peux être née de MR et de Mme X et me vouloir fusionnelle vis-à-vis de mes parents ou au contraire cultiver une certaine distance vis à vis d'eux. Quant à la classe sociale à laquelle j'appartiens de par ma naissance, il n'y a pas de fatalité radicale à y être inscrite définitivement. Ex : Régis Debray fils de la haute bourgeoisie parisienne, devenant le rebelle et le combattant communiste en Amérique du sud ou bien Rachida Dathy, qui échappe à la condition difficile des banlieues pour accéder aux plus hautes responsabilités de l'état.

C'est pourquoi il n'y a jamais d'héritage implacable ou pire inscrit dans ma consanguinité, qui m'imposerait une caractéristique ou une posture déterminée ou rédhitoire. Mon être est toujours la résultante de mes choix, dont je suis profondément responsable. En ce sens, aucune filiation, aucune transmission ne me préexistent véritablement. En d'autres termes, mon ascendance ne se révèle être ni une essence, ni un destin surplombant, qui dessinerait la route que je devrais suivre et celle que je devrais être.

Par ailleurs, mon identité individuelle ne peut faire l'économie de mon appartenance à un pays. L'enseignement, la culture officielle ont pour but de faire de moi une citoyenne relativement semblable aux autres citoyens, partageant les mêmes valeurs républicaines. Mais là aussi rien de gravé dans le marbre pour me définir car je suis la citoyenne d'un pays démocratique et le legs de l'état ne représente pas une instance coercitive, à laquelle je devrais me soumettre. Au nom des libertés fondamentales, je puis changer de religion, d'engagements politique ou syndical. A priori, cela n'a rien de surprenant, car ces options libres et rationnelles reposent sur mon esprit critique et m'autorisent la possibilité de multiples revirements. Mais, - et sachons le reconnaître-, ces choix sont d'autant plus instables et fragiles, que contrairement à l'opinion répandue, la culture parle davantage aux affects qu'à la raison. De fait, la culture est structurellement la matrice de mon imaginaire, qui se nourrit de fictions, de mythes bref d'un cortège iconologique qui me bouscule, enflamme mon cœur et alimente mes passions et même mes instincts les plus primaires. Par conséquent, mes singularités culturelles ne peuvent me permettre de me définir de manière intangible. Ils ne sont pas

l'équivalent d'un prêt-à-porter dont je pourrai me draper avec insouciance sans apprécier les effets qu'ils pourraient avoir sur l'idée, que je me fais de moi-même et sur la constance que je puis lui accorder.

Mais surtout- et nous tenons à le souligner-, la culture de mon pays n'est peut-être pas un marqueur identitaire aussi puissant et incontestable, que je me l'imagine. D'une part, comme nous venons de le dire, son empreinte sur ma subjectivité varie en fonction de mes affects, mais d'autre part, il ne faut pas non plus, la considérer comme un corpus de représentations « pures », auxquelles on pourrait décerner un label, susceptible de m'estampiller au nom d'une « appellation d'origine contrôlée ».

Cette prise de position est un leurre, il faut la dénoncer et en voici les raisons : certains s'entêtent à considérer, une culture, comme un ensemble d'évocations mentales « pures, c'est-à-dire indemnes d'influences étrangères » se composant d'un corpus de croyances closes sur elles-mêmes, produit d'un peuple et d'une patrie. Or une culture est toujours faite de disparités, d'héritages multiples et insidieux appartenant à d'autres cultures, résultante de provenances diverses, d'inventivités multiples, de déviances à l'image d'un kaléidoscope, dont les facettes bigarrées et agitées symboliseraient l'appartenance à d'autres ethnies. Il n'y a donc pas plus de pureté culturelle qu'il n'y a de pureté raciale. Ainsi, se dire le fils spirituel de la grande tradition française est une aberration. Par exemple, se vouloir catholique et revendiquer dans le même mouvement une identité purement française n'a aucun sens car le catholicisme est l'héritier de la chrétienté, elle-même héritière du judaïsme et de substrats souvent sectaires, qui ne définissent pas cette religion en ce qu'elle pense être. Pire, cela constitue une faute car il faut bien le reconnaître, affirmer la pureté, c'est souligner un ingrédient fondamental de la genèse du nationalisme, qui souligne en creux, que l'échange culturel peut être vécu comme une perte de substance ou comme une pollution.

Or, si mon identité culturelle est sujette à suspicion et si elle ne comporte aucun caractère « sacré » et dont on ne pourrait douter :

« QUI SUIS-JE ? »

Cette question semble s'épuiser pour l'instant dans une alternative très pauvre car ou bien je me réfère aux événements de ma vie pour m'identifier, auquel cas je suis comme eux, je change en permanence et je ne parviens donc pas à me caractériser, ou bien je me réfère à des critères culturels que je considère comme purs et intangibles au sein de ma culture et je me leurre.

Je suis donc condamnée à me créer par moi-même une identité si je ne veux pas disparaître, consciente qu'il s'agit d'un artifice, d'un produit de ma subjectivité. Mon identité est donc une construction, ma CONSTRUCTION.

« qui suis-je ? » : une dynamique soumise aux lois de l'adaptation

En réalité, je suis un fait de conscience, un retour réflexif sur moi-même où je me consolide un socle sécurisant et valorisant, une assise ontologique qui me permet de me repérer, de me sécuriser. Je me découvre comme une liberté, préoccupée par ce que

j'appellerai un noyau dur, qui est celui de mon secret. Il me donne le sentiment de me protéger des intrusions indéliques et de consolider mon être intime.

Ainsi, mon identité est d'abord une stratégie sécuritaire. Elle me construit un asile inviolable, contre les autres qui souhaitent me manipuler. Elle me conforte et me place à l'écart du monde actuel et de la mondialisation. Mais bien vite, cette intériorité m'apparaît pesante et ma solitude m'attaque. Le besoin de l'autre se fait sentir et je dois bien reconnaître que l'autre est nécessaire à ma construction. En fait, rien n'est plus collectif que mon identité individuelle, qui en vérité reflète la conjugaison des relations qui me font vivre et exister.

En effet, force est de constater, que seule je ne suis rien et que je n'existe que dans mon rapport à l'autre qu'il soit conflictuel, bienveillant, amoureux, respectueux. Dans ces tensions extrêmes, mon rapport à l'autre peut se faire tout d'abord sur un mode spéculaire, c'est-à-dire fusionnel. Relation fondée sur la destruction et l'autodestruction, puisque nous ne faisons qu'un. Il y a ensuite l'autre extérieur à cette relation duelle, le médiateur impartial, et indispensable, qui me permet d'échapper aux jeux de miroir. Il est le Grand Autre, comme le dit Lacan, le gardien de la loi, qui me permet l'accès au symbolique. La vérité est, que le sujet n'est jamais arrêté dans un type de relation, qu'il peut toujours succomber dans la passion et se détruire. Le conflit entre le désir et la loi habite chacun de nous. Par conséquent mon identité n'est jamais arrêtée à un schéma clairement défini, elle est une dynamique et une création perpétuelle.

Effectivement, j'en passe par les autres pour être, rester, devenir moi-même. Je m'aventure en l'autre, puis je m'en détache. Si l'autre me disloque, il me permet également de me constituer et de progresser. Je suis toujours en évolution, en recomposition. Mon image se modifie selon les âges de la vie, elle résulte du regard lourd de désirs et de jugements que je porte sur moi et que les autres portent sur moi. Mais ce voyage que je fais en l'autre n'exclut nullement les écueils et les naufrages. L'autre peut m'aliéner, voir même me nier ou me détruire. Je ne sais plus qui je suis, ce que l'on a fait de moi ou ce que je veux être. Cependant, il me semble que mon identité ne se réduit pas uniquement à une dialectique entre moi et les autres. Elle s'ancre plus profondément encore en des forces obscures, que l'on associe à l'instinct de survie. Les circonstances, les autres ont beau vouloir me détruire, il y a quelque chose en moi de plus profond qui me contraint à relever la tête et à m'affirmer. Un flot violent pulsionnel m'oblige à être fièrement envers et contre tout. Mais cet élan n'exclut pas la stratégie. Il peut parfois se faire opportunisme, séduction intéressée, appartenance bien pensée. Mon identité se joue alors dans le registre des facultés d'adaptation. Je me vis multiple, plastique, enjôleuse, mais je l'assume.

« qui suis-je ? » : du bric-à-brac changeant, qui ne trouve son unité que dans la mort.

Avec tristesse et délectation, je me découvre faite de kits identitaires, de métissages subtils en relation avec mes intérêts, mes passions, mes désirs impérieux. Du bricolage, du pragmatisme qui s'expriment avec plus ou moins de bonheur ou de talent, mais je dois bien le reconnaître, aucun plan préconçu ne me détermine.

A travers ce bric-à-brac, je quête une vérité qu'il m'est impossible de trouver, si ce n'est de façon définitive sur ma pierre tombale où s'inscrira mon nom. Enfin, je serai totalement réconciliée avec mon être, sans autre aspiration que de signaler qui j'ai été, bouclant la boucle du maillon que je suis, que j'ai eu tant de difficultés à façonner et à vouloir lisse et brillant.

« qui suis-je ? » : une dynamique qui a connu des victoires.

Et pourtant, bien avant la mort, il est une bataille qui n'aura pas été perdue : celle de la mémoire, qui concerne les êtres que j'ai aimés ou haïs, qui tissent les liens entre les événements de ma vie et qui confèrent sens à mon existence. L'histoire, que je me raconte à moi-même de moi-même à partir du limon de ma mémoire, mémoire sensorielle faite d'odeurs, de sens et de couleurs, mémoire corporelle faite de saveurs, de sensualités ou de douleurs, mémoire familiale et affective que je raccroche à des états d'âme, mémoire scolaire et universitaire qui fait de moi l'héritière des grands textes, mémoire enfin d'une époque celle de Mai 68, époque ivre de liberté, de sexualité et de créativité. Mon existence plurielle, désordonnée et fuyante trouve ainsi sa cohérence à travers le récit que j'en fais, parfois répétitif, parfois tranchant mais fondamentalement structurant. Ma mémoire est une sélection, une affabulation, un jeu libre d'imagination et d'émotions, qui organisent et écrivent le roman de ma vie. Je suis à la fois l'auteur, l'acteur et le metteur en scène de moi-même. Les versions peuvent être différentes, les scénarios les plus inattendus, allant de la sitcom au drame sentimental ou historique. Je suis par là-même, le travail que j'effectue sur moi-même, par l'intermédiaire d'images, de paroles retrouvant dans le même mouvement la première matrice qui m'a constituée : celle de l'imaginaire, qui m'a permis de m'apaiser quand la réalité était trop forte. Et j'ai besoin de ces déformations cohérentes pour cristalliser ce que je crois être l'unité de mon être.

Mais ma mémoire se joue parfois de moi : elle se fait déconstruction, arme redoutable entre les mains de ma conscience morale. Elle s'accompagne de passions tristes, de regrets et de vengeances. Je peux me rendre malade de ma mémoire, incapable d'oublier les êtres chers qui ont disparu ou bien les injustices, dont j'ai été victime. Je suis l'hydre qui me dévore, le tyran qui me fait loi.

Mais l'oubli peut inversement me permettre de vivre de pensées libres. Il m'arrange, il sert mes intérêts et me facilite la vie. Je puis ne plus être un individu aux semelles de plomb, mais une puissance plastique, curative pour moi-même. Il faut bien se déterminer à choisir d'oublier, d'effacer les ratés, les déceptions et les monstruosité.

Qui suis-je ? l'illusion dynamisante, que je me fais de moi-même

En fait, je suis le mensonge que je me raconte à moi-même, pire encore une illusion mais une illusion créatrice qui m'aide à vivre et qui me fait espérer en quelque chose d'impérissable en moi, une forme de protestation contre tout ce qui est mortel. Et je parviens ainsi à me convaincre, que j'ai pu laisser une trace ou un écho de celle que je croyais être en ma singularité unique.

Armelle Brahy-Vigato.